

d'invasion. La conduite qu'il tint envers son beau-père Godwin et envers Swein, fils de ce dernier, est encore une preuve de la partialité avec laquelle l'a jugé Fleury.

Edouard sut toujours se préserver de ces basses adulations qui se rencontrent si souvent à la cour des rois et qui sont la ruine des trônes. Aucun coupable, fut-il un ami ou un parent, ne pouvait espérer de trouver grâce auprès de lui à moins qu'il ne reconnût sa faute et ne fût déterminé à la réparer. Nul n'aimait mieux que lui à pardonner, mais jamais il ne voulut le faire aux dépens de l'équité et de la justice.

Edouard ne fut pas moins admirable par sa bonté et sa charité que par la sagesse avec laquelle il gouverna ses sujets. Elevé à l'école du malheur, nourri des solides enseignements de la vertu, il avait ouvert, dès sa jeunesse, son cœur à tous les nobles sentiments. Une grande peste, accompagnée de maladies contagieuses, désola l'Angleterre sous son règne, ce fut pour lui une occasion favorable d'amasser des richesses pour le ciel, en versant à pleines mains l'aumône dans le sein des pauvres ; c'est alors que brillèrent toutes ses vertus et que son amour pour ses sujets se manifesta dans tout son éclat.

Il diminua les impôts et abolit le *danegeld*, « taxe onéreuse que les Anglais avaient payée pendant longtemps aux Danois et qui, depuis l'expulsion de ces derniers, faisait partie des revenus du roi. Voici la légende que les historiens rapportent au sujet de l'abolition de cet impôt. Un jour, Edouard, entrant dans la chambre de ses économies, vit le démon qui se jouait sur les sacs où était cet argent. Il lui demanda ce qu'il prétendait sur ces deniers. Le démon répondit qu'ils lui appartenaient et qu'il les gardait comme son bien. « Pourquoi l'appartiennent-ils ? » lui dit le roi. « C'est », reprit le démon, « qu'ils ont été injustement levés sur le peuple et que c'est sa substance et son sang. Le roi, frappé de ces paroles, fit remettre aussitôt cet argent à ceux dont il avait été exigé.

Plus tard, ses nobles, croyant son trésor épuisé en pieuses libéralités, prélevèrent une somme d'argent sur leurs vassaux et vinrent la lui présenter comme une offrande volontaire, pour l'aider à faire face aux besoins de l'État. Edouard qui aimait mieux donner que recevoir, la refusa en ces termes : « Je vous remercie de votre bonne volonté, mais Dieu me préserve d'accepter un présent attaché aux labeurs du pauvre ; rendez cette somme à ceux de qui elle vient ; Dieu, à qui je la donne, en la donnant aux indigents, saura bien pourvoir à tous mes besoins ».

[A continuer.]

Nous prions ceux de nos amis qui n'auraient pas reçu le premier numéro de la « Voix de l'Écolier », de se convaincre que cet oubli est tout-à-fait involontaire. Malgré toute notre bonne volonté, il nous a été impossible de recueillir des renseignements précis sur la résidence de tous les anciens élèves et un certain nombre de numéros sont restés, pour ce motif, en souffrance dans nos bureaux. Nous recevrons avec reconnaissance toute communication qui nous permettrait de compléter ou de rectifier les adresses défectueuses.

On nous pardonnera les erreurs qui ont dû nécessairement se glisser dans l'envoi de notre premier numéro. L'expédition du journal ne pourra devenir tout-à-fait régulière que quand nous aurons pu dresser la liste définitive de nos abonnés. Nous porterons sur cette liste tous ceux qui ne nous ont pas renvoyé le premier numéro. Quoique spécialement destinée à Messieurs les élèves anciens et actuels du Collège Joliette, la « Voix de l'Écolier » sera heureuse d'inscrire au nombre de ses abonnés toute personne qui désirerait encourager l'œuvre que notre journal a entreprise.

LES PREMIÈRES ARMES D'UNE BRIGADE DE POMPIERS.

TABLEAUX CONTEMPORAINS.

I

Plus favorisé du sort que bien des villages, ses rivaux dans la voie du progrès, l'heureuse bourgade de M... possédait depuis quelques jours une pompe à incendie. Reçu avec enthousiasme, cet utile instrument avait été, après une rapide et satisfaisante épreuve, remis avec tous les égards dus à sa haute mission.

Du fond de son sanctuaire, la pompe semblait défler les feux réunis du ciel et de la terre de s'abattre encore sur le village qu'elle couvrait de son égide protectrice. Mais ce calme prolongé, cette inaction désespérante de quinze grands jours et quinze interminables nuits ne faisait pas le compte de la chevaleresque brigade de pompiers.

Elle était là, impatiente, bouillante d'ardeur, prête à faire des prodiges, et, depuis l'arrivée de la pompe, pas la moindre lueur suspecte n'avait encore fait pressentir le plus léger commencement du plus petit feu de cheminée !

L'éventualité d'une conflagration semblait écartée pour toujours, l'incendie semblait devenu une impossibilité.

Une telle situation, que le commun des humains considérerait comme providentielle, parut intolérable et presque humiliante à nos braves pompiers. Fatigués de guetter depuis quinze jours un incendie qui s'obstinait à ne pas se produire, ils prirent la résolution de mettre le feu à une grosse souche qui se dressait, solitaire et vermoulue, dans un terrain des plus vagues. Une flamme gigantesque, alimentée par quelques bûches d'un bois résineux, s'éleva aussitôt, pleine de majesté, et l'on put voir les lueurs tant désirées d'une conflagration apparaître enfin au milieu de l'heureux village.

Le tocsin fit entendre sa voix la plus lamentable, son appel le plus désespéré. Plus prompts que la foudre, les intrépides pompiers se précipitèrent, semblables à un torrent, sur le théâtre du sinistre ; plus rapide que la pensée la pompe déroula toute la longueur de ses *boyaux* et le feu, attaqué avec vi-